

Machines, comment ça marche ?¹

Introduction

La technique est bien loin d'expliquer ce qui est en question quand on parle de machine, puisque sous ce terme, Guattari essaie de préciser comment marche un agencement, ce type d'agencement qu'il appelle machinique. Bien entendu, le premier type de machine auquel nous pensons concerne ces dispositifs matériels fabriqués, les machines au sens courant, individus techniques que nous distinguons des outils, actionnés par la force musculaire humaine, alors que nos machines industrielles sont elles-mêmes porteuses d'outils par automation, régulant leur temporalité et leur énergie dans la répétition de leur production de travail.

Lorsqu'on définit ainsi les machines techniques, on en fait des artefacts plus complexes que l'outil, sur une lignée évolutive de la culture qui conduit à notre industrialisation capitaliste intégrant le calcul au technique (ingénierie). Rompant avec l'ustensile animé par l'énergie motrice et informationnelle du geste humain, la machine technique « combine des éléments solides fonctionnant sous contrôle humain pour transmettre un mouvement et exécuter un travail² », en captant une énergie de type biologique ou naturelle. Il n'y aurait à ce compte de machine qu'à l'âge industriel du capitalisme.

Ce concept de machine technique enkyste toute une conception de l'évolution, menant des premiers outils hominiens vers les machines industrielles. Guattari refuse cette conception linéaire de l'histoire, qui, sous couvert d'universel, exprime la justification coloniale d'une domination européenne.

Individus techniques et agencement machinique

Ainsi, la machine ne concerne plus un sous-ensemble de la technique, et certainement pas un progrès technique vis-à-vis de l'outil. C'est la problématique de la technique au contraire qui est placée sous la dépendance des « machines », au sens où Guattari l'emploie : la machine est préalable à la technique au lieu d'en être l'expression. En s'appuyant sur les historiens et sur les philosophes de la technique comme Leroi-Gourhan, Détienne, Mumford ou Simondon, Guattari indique qu'un individu technique, outil ou machine, un marteau, un avion, ne peuvent pas être étudiés isolément, sans prendre en considération le milieu d'individuation qui les englobe et les fait fonctionner. Nulle machine ou outil technique n'a d'existence par soi-même, car ces

¹ Cet article est la reproduction autorisée par son auteure de son article paru dans *Chimères*, 2012, n° 77, 35-46, [En ligne] <https://www.cairn.info/revue-chimeres-2012-2-page-35.htm>. Consulté le 12 janvier 2021.

² Selon la définition cinématique de Reuleaux, directeur de l'Académie industrielle de Berlin, auteur en 1875 de *Cinématique. Principes fondamentaux d'une théorie générale des machines* (trad fr. 1877).

artefacts ne fonctionnent que dans un milieu d'individuation agencé, qui en forme la condition de possibilité : pas de marteau sans clou, et donc interaction entre une multitude d'objets techniques permettant la fabrication des marteaux et des clous, mais aussi les conditions de leurs utilisations et de leurs usages. Simondon le disait : tout individu technique renvoie ainsi à un système technique associé, qui fonctionne comme une condition transcendante de possibilité.

Cette condition ne se limite toutefois pas au domaine technique, car marteau et clou supposent aussi la main qui tient le marteau pour enfoncer le clou, c'est-à-dire la motricité du geste, la qualification du travailleur, la division du travail dans son ensemble de production, autant d'ailleurs que le mur, bois ou surface dans lequel enfoncer le clou, etc., contexte opératoire d'un devenir du geste moteur dans son territoire existentiel culturel, impliquant son agencement de production spécifique. Il n'y a donc aucune indépendance entre un individu technique et l'ensemble social dans lequel il s'insère. Bien plus, c'est l'agencement social qui détermine la technique, non l'inverse. Détienne le formulait avec netteté : « la technique est en quelque sorte intérieure au social et au mental » (Détienne 1968 : 134). Impossible par conséquent d'analyser le moindre individu technique, marteau ou avion, sans prendre en compte les montages sociaux qui le rendent possible.

Machine, concept opérateur des agencements

Guattari nous convie ainsi à « élargir les limites de la machine stricto sensu » (individu technique) à « l'ensemble fonctionnel qui l'associe à l'homme » (Guattari 1993 : 55), il vaudrait mieux dire aux humains, hommes et femmes socialisés dans des agencements divers. Le concept de machine en sort complètement transformé : il ne concerne plus l'individu technique, mais l'agencement social qu'outils et machines impliquent à titre de condition opératoire. Il sert désormais à définir les conditions de possibilité des mises en œuvre techniques, partant, à expliquer comment les cultures modulent du biologique, du sociopolitique et du matériel dans leurs agencements.

Cette nouvelle conception transversale fait de la machine un concept opérateur visant l'explication des processus sociaux réels, opérateur d'individuation, opérateur d'agencements sociaux.

Lewis Mumford qui, le premier, intègre le terme de machine à l'analyse des sociétés, proposait le concept de machine humaine collective pour analyser les prouesses architecturales des sociétés préindustrielles de l'âge du cuivre, qui drainent d'énormes quantités de travail humain dans des machines collectives. Ces machines débordent les individus techniques, puisqu'elles définissent l'organisation du travail selon une « machine sociale » qui agence des humains au même titre que des matériaux et d'autres vivants pour effectuer ce travail (les grandes réalisations collectives) sous contrôle humain, pouvoir qui s'exerce sous forme motrice coercitive (gardes, soldats, etc.) par transmission neuromotrice d'information (impliquant écriture, corporations de scribes transmettant les ordres, du sommet à la base). Avec Mumford, le dispositif social apparaît comme une machine à information, transformant l'énergie musculaire en travail social au prix d'une division du travail dont l'incroyable différentiel dissipe, sous forme d'inégalité, de grandes quantités d'énergie.

Deleuze et Guattari retiennent de Mumford l'extension du concept de machine au social, mais l'élargissent à des types d'organisation auxquels la notion de travail reste étrangère, parce qu'elles n'en présentent pas les conditions étatiques de division en classes. Les sociétés dites sans État, étudiées par Meyer Fortes, Evans-Pritchard ou Pierre Clastres, présentent des machines sociales différentes, mais tout aussi opératoires. Les machines sont donc sociales avant d'être techniques, non seulement parce que tout individu technique renvoie à des machines sociales, mais aussi parce que le concept de machine permet d'intégrer la dimension marxienne de l'analyse des modes de production réels aux conceptions structurales du social, en ethnologie, sociologie ou en histoire. Pris sous cet angle épistémologique, le concept de « machine » ne propose rien de moins qu'une réforme des sciences sociales, selon une méthode philosophique qui ouvre les structures symboliques ou logiques sur des modes réels de production. Machine, en ce second sens, définit l'opérativité du social, non en général, mais cas par cas.

Guattari prolonge ainsi les analyses de *Mille plateaux* en distinguant différents types de machines sociales qui correspondent à différents états sociaux, machine néolithique, ou machines d'écriture liée à l'émergence des méga-machines urbaines (Mumford), machines nomades impliquant la collusion de machines métallurgiques et de machines de guerre, machines capitalistiques. Le concept de machine définit donc un agencement machinique, social et historique, agencement d'énonciation et agencement machinique de corps, qui concerne l'opérativité d'un fonctionnement social singulier. La machine embraye sur une philosophie de l'histoire inédite, empirique et non linéaire, et sur une philosophie politique qui refuse de couper la théorie de ses conditions sociales d'effectuation. Elle réclame aussi une conception de l'interaction entre pensée et matière comme coupure de flux, et une conception sociale de l'individu désirant, « machiné », non plus solitaire, que Guattari nomme « machine désirante ».

Les six composantes machiniques

Dans *Chaosmose*, Guattari s'essaye à construire ce concept de machine, en proposant au moins six composantes simultanées, qui concourent ensemble à la définir (Guattari 1993 : 55). Les trois premières concernent plutôt l'individuation actuelle, tandis que les dernières relèvent des modes de subjectivation, selon cette distinction systématique, qui différencie l'individu des modes de subjectivation collectifs, en grande partie inconscients, qui le transforment en sujet.

Comme première composante, Guattari considère les « composantes matérielles et énergétiques ». Son parti pris matérialiste le pousse à prendre en compte avant tout cette condition d'actualisation empirique, et en physique post-einsteinienne, la matière se constitue d'énergie.

La deuxième composante s'intéresse aux sémiotiques, noétiques, plus que mentales, qui entrent dans la fabrication du moindre individu technique. S'agissant de notre technologie industrielle, ces « composantes diagrammatiques et algorithmiques », plans, formules, équations, calculs, sont impliquées dans toute fabrication. Une machine industrielle technologique ne se résume jamais à ses composantes maté-

rielles. Elle implique des données noétiques complexes, comprenant calcul, programmes, algorithmes qui font de toute machine technique industrielle un objet théorique. Ces machines technologiques requièrent en effet des travaux d'ingénieurs, non seulement dans les calculs, équations effectivement mises en œuvre par leur fonctionnement, mais aussi dans la phase préparatoire de leur élaboration, réclamant recherches scientifiques, applications industrielles, laboratoires privés ou étatiques. La machine industrielle s'adosse à une machine scientifique de rendement cognitif, qui capitalise du cognitif depuis l'école élémentaire jusqu'à l'université, selon des arborescences complexes d'enseignement, de recherche, de laboratoires, instituts, compagnies, mais aussi des circuits de financement, crédits de recherche, fondations, investissement économique dans l'éducation, la recherche, la production et la commercialisation, qui permettent non seulement de fabriquer ces artefacts, mais plus encore, de les rentabiliser en produisant des humains capables de les utiliser, et surtout de les acheter...

Il est par conséquent impossible de traiter les machines technologiques en se contentant d'une description cartésienne de la pensée sondant la matière mathématisée. Il n'est pas question ici de pensée individuelle, mais d'un agencement collectif d'énonciation, qui articule toute une civilisation de l'industrie technologique. La pensée pure réclame son analyse sociologique et débouche sur une politique de ses applications industrielles. Donc, mentionner la matière ou l'énergie des machines techniques est peut-être le préalable à leur existence concrète, mais ne suffit pas, car elles engagent aussi des composantes sémiotiques qui sont bien de l'ordre du noétique, et mettent sans doute en jeu une pensée, seulement une pensée qui n'est ni nécessairement consciente, ni même mentale humaine.

Ces codages et applications numériques relèvent en effet du sémiotique, seulement par automation, intelligence artificielle qui n'est ni consciente, ni mentale au sens d'un acte de conscience s'effectuant dans un cerveau humain, mais prise en charge par des moteurs de calcul informatiques, d'autres machines techniques, tant il est vrai que toute machine implique, comme le disait Leibniz, des machines de machines. Le fonctionnement d'une machine, par exemple un avion, réclame, en outre, des sémiotiques discursives diverses, codage écrit, trace plus que parole, plans de montage, grilles d'horaires, diagrammes de fonctionnement, qui incluent aussi du non-discursif (figures, tracés, mesures, etc.) mais aussi des brevets, mode d'emploi, instructions diverses, consignes de sécurité, traités, conventions industrielles et étatiques, législations diverses, etc., qui entourent, permettent, configurent et réglementent ces productions industrielles.

Ces fonctions diagrammatiques et algorithmiques relèvent ainsi du sémiotique, du calcul et du langage, mais ne peuvent être assignées à un auteur individuel, à une individualité humaine qui les penserait ou les produirait en son nom propre. Nous sommes bien loin de Descartes.

Mais troisièmement, se profilent « des composantes d'organes, d'influx et d'humeur du corps humain » (Guattari 1993 : 55). Nous voici ici au plan de l'individuation humaine, de l'individu constitué, vous et moi.

L'organe, dont on pouvait penser qu'il avait disparu avec le corps sans organes, se fait ici organe machinique, clignotant d'influx et d'humeur, non un organe abstrait,

mais un corps en train d'être traversé par les flux précédents du matériel et du cognitif. Ces composantes matérielle et noétique ne s'étagaient donc pas selon une lignée évolutive, la composante énergétique-matérielle servant de soubassement à la composante noétique. Les deux premières composantes ne doivent pas être comprises comme deux étapes qui progresseraient vers une successive mise en forme culturelle. Guattari nous invite, au contraire, à découvrir leur « hétérogénèse », c'est-à-dire leur prise en acte, leur mutuelle consolidation.

Voilà en quoi consiste un agencement machinique, lorsqu'il individue un corps singulier, corps humain ou machine technique, dans un agencement collectif d'énonciation et un agencement machinique de corps. Précisément, un tel agencement machinique « consiste », prend une consistance provisoire, en individuant, non de la matière en général, ni de la pensée pure mais cette individuation cérébrale, organe clignotant corporel, qui branche en les coupant flux matériels et noétiques. *Un* organe, sans doute, mais l'organe n'existe pas davantage que la machine au plan de son actualisation seule : vibrant d'influx chimiques et électriques, d'affects, nous nous situons bien au plan du corps sans organes, puisque le cerveau n'est plus centré sur son organisation souveraine, mais ouvert, en prise machinique sur ses influx et ses humeurs.

Les machines, alors, doivent être définies comme ce qui nous relie, et non comme cet individu technique qu'on pourrait saisir de la main, actionner par bouton, levier, manette, écran, ou dans laquelle loger son corps. Machine n'est plus individu technique, mais le concept philosophique opératoire qui explique comment ces trois composantes, matière, pensée, cerveau, peuvent fonctionner ensemble – et rester hétérogènes. Comme l'énonçaient les premier et second principes du rhizome, principes de connexion et d'hétérogénéité, connecter, c'est produire (et non réduire) l'hétérogénéité.

Agencements machiniques, machines désirantes et machines abstraites

Cela ne suffit pourtant pas encore : ces composantes après tout, n'expliquent rien, ou avaient de tout temps été mentionnées : quel philosophe ne cherchait pas à associer matière, cognitif et affectif ? Tout change pourtant dès lors qu'on conçoit leur mode de composition sur un mode machinique. Selon cette nouvelle définition, la machine n'existe qu'au pluriel, comme coupure de flux, machine qui coupe un flux en se faisant couper par d'autres machines, comme on vient de le voir pour le corps, qui coupe des flux matériels et sémiotiques. C'est encore plus net en abordant les trois dernières composantes de subjectivation.

La quatrième composante se compose « des informations et des représentations mentales, individuelles et collectives », formulation qui fait craindre la réapparition de strates d'idéologie ou de sphère communicationnelle dûment critiquées. Il s'agit bien pourtant d'un agencement collectif d'énonciation, qui ne renvoie pas à l'usage individuel de la parole ni de la pensée, mais aux nappes sémiotiques d'informations massmédiatiques, de l'industrie des mots d'ordres sociaux, commerciaux, mais aussi de chaque sphère d'expertise locale, professionnelle, de quartier, amicale, etc. Tout agencement machinique inclut un agencement collectif d'énonciation, qu'il ne faut pas

confondre avec la structure d'une langue parlée (du type français, anglais), ni avec une langue technique, formelle ou savante. Conformément à la critique de la linguistique structurale effectuée dans *L'inconscient machinique* et prolongée dans *Mille plateaux*, on ne peut plus traiter une langue comme une structure close et homogène. La langue n'appartient à aucun d'entre nous et se place plutôt entre nous, comme le plan d'énonciation dont nous ne sommes que les terminaux individuels. Elle n'opère pas comme un système centré sur sa grammaticalité, mais se trouve constamment mise en variation, détraquée par nos usages qui la dévient. Même ainsi définie comme hétérogène, une telle langue reste une abstraction. L'agencement d'énonciation n'est pas d'ordre seulement linguistique, mais sémiotique, mixant des niveaux de langues disparates avec des mots d'ordres, images, fictions, informations et des représentations relayées par l'industrie massmédiate qui nous baigne, mais aussi par tous les discours multiformes, contradictoires auxquels nous sommes exposés et que nous contribuons à diffuser, aussi divers que nos différentes appartenances, privées ou publiques, professionnelles, amicales, locales, amoureuses, sociales, etc. Tous ces discours cacophoniques se précipitent en énoncés, et projettent des modes de représentations, qui norment nos perceptions, nos seuils de tolérance.

Machines désirantes et machines abstraites

Ce plan quatrième d'information et de représentation ne peut pas nous subjectiver sans une cinquième composante : « des investissements de machines désirantes produisant une subjectivité en adjacence à ces composantes » (Guattari 1993 : 55). Ce sont bien nos investissements, composites mais massifs, économiques autant que désirants, qui font consister les composantes précédentes. « Machines désirantes » : le terme machine réapparaît ici, non plus pour qualifier l'agencement collectif d'énonciation, mais comme ce qui permet à un corps individuel humain, le mien, le vôtre, d'être subjectivé par la machine sociale en l'alimentant. Plus de spontanéisme du désir, il est de part en part construit par du codage social, c'est pour cela qu'il est dit « machine désirante », codage sur du flux. Lacan montrait le désir codé par l'inconscient, qui fonctionne comme un langage. Un tel inconscient n'est donc pas privé, mais social et n'est pas familial, ne se construit pas autour des figures parentales de cet individu. Au contraire, Lacan posait l'inconscient en prise avec un mode de subjectivation non individuel, la langue, collective et inconsciente. Mais, avec Marx, contre Lacan, la langue ne suffit pas pour coder l'inconscient. D'abord, toute langue implique un régime de production machinique, non symbolique ou structural : joue ici la polémique contre la structure, qui porte à plein régime contre la théorie du signifiant chez Lacan. Machinique, l'inconscient ne s'exprime pas abstraitement dans des mathèmes abstraits ou une quelconque langue d'inconscient pour spécialistes. Il est au contraire produit, historiquement singularisé, d'un certain agencement social déterminé.

Cette cinquième condition touche la différence si fine et décisive entre terminal individuel et mode collectif d'énonciation qui nous subjective, code nos inconscients et moule nos consciences. Guattari les appelait avec Deleuze dans *Mille Plateaux* des strates de signifiante et d'assujettissement, nous recommandant de nous libérer de nos

inconscients œdipianisés, de nos consciences formatées citoyennes en les considérant comme des codages capitalistiques, non comme des natures humaines.

Mais les agencements collectifs ne peuvent marcher sans ces investissements de machines désirantes, qui « produisent une subjectivité en adjacence à ces composantes » (Guattari 1993 : 55). Il est décisif de noter que la subjectivité intervient ainsi en latéralité, par décrochage : elle n'est pas la somme abstraite de nos machines désirantes, mais bien leur condition que nous pourrions transformer si nous nous y mettions. Socialement produite, artefactuelle, elle agit comme une condition de possibilité toujours ouverte, non comme un résultat causal. Si nos machines désirantes produisent « une subjectivité en adjacence », leur investissement contribuent ainsi aussi à la transformer. Ce rapport ouvert et dynamique, rendu possible par le mode de consistance des agencements machiniques concrets, qu'il s'agisse de machines sociales capitalistiques ou d'autres agencements sociaux, explique pourquoi les sociétés changent.

Pour garantir ce devenir, intervient la sixième composante, la plus décisive sans doute : « des machines abstraites s'installant transversalement aux niveaux machiniques matériels, cognitifs, affectifs et sociaux précédemment considérés » (Guattari 1993 : 55). Elles font donc tenir ensemble les cinq composantes hétérogènes que nous venons d'analyser.

Les machines abstraites se distinguent absolument des machines désirantes. Tout d'abord, elles sont créées, aussitôt que mises en jeu par un agencement concret, comme ce qui le fait tenir, lui donne consistance provisoire. Comme toujours chez Guattari, la consistance procède par déterritorialisation, non par verrou identitaire : les machines abstraites opèrent dans les agencements concrets par pointes de décodage et de déterritorialisation. On aurait tort de les prendre pour une essence, une raison de l'agencement ou une sorte de structure qui s'évapore à partir du réel : d'abord, elles n'ont rien d'éternel, étant précisément à l'interstice des composantes qu'elles déterritorialisent en les mettant en connexion. Présupposées par l'agencement qu'elles expliquent, elle opèrent dans cet agencement comme sa condition de possibilité, ni extérieure, ni antérieure, mais strictement coextensive à son existence empirique.

La machine abstraite n'est donc ni une chose, ni une Idée platonicienne, pas davantage une structure de l'agencement. Transversale aux différentes composantes, elle les entraîne dans un ensemble fonctionnel, qui marche en se détraquant, en se déterritorialisant. Il y a donc autant de machines abstraites qu'on prend en compte d'agencements machiniques. Puisque l'agencement n'est pas donné, pas plus que l'individuation n'est fixée au plan du corps humain mais concerne cette bouteille d'eau autant que mon corps, un cil, ou un électron, la Terre, etc., il en va de même pour la machine abstraite, diagramme d'un agencement. Elle opère à la taille fractale que vous voulez et vous permet, à titre de variable de vos possibilités d'analyse, de vos capacités d'investir la réalité, de produire de nouveaux modes de subjectivité. Chaque agencement considéré engage sa « machine extraite », pointes de déterritorialisation, matières non formées, fonctions non formalisées, qui le font tenir. C'est pourquoi la machine marche en se détraquant.

Paradigme esthétique

Ceci montre à quel point est opératoire le concept de machine par rapport au concept de structure. On pourrait croire que machine ou structure s'équivalent au niveau des machines abstraites mais la structure pense cette machine abstraite comme un système de relations idéales, défini peut-être à même la réalité empirique mais congelé néanmoins sur l'éternité de sa consistance logique, alors que la machine abstraite nous pousse à penser une opérativité qui n'est pas close sur elle-même, ni éternelle, mais donnée dans le cours variable de son opérativité réelle et provisoire. C'est pourquoi, encore une fois, une machine ne marche qu'en se détraquant.

Contrairement à la structure, elle est, dit Guattari, traversée par un désir d'abolition. Il s'agit de devenir, non d'un désir de mort, mystique petit gri-gri du néant qui se néantise. Désir d'abolition n'a de sens mortifère que pour ceux qui se crispent sur le schème d'une identité. Mais lorsque ça fonctionne, ça rate, ça rate toujours, ça rate nécessairement, parce que tout fonctionnement engage la singularité provisoire, aléatoire et contingente d'une force qui s'use en même temps qu'elle s'instaure.

Le ratage est donc décisif pour comprendre l'opérativité machinique. La machine rate en fonctionnant. Elle rate à tous les niveaux de sa structure possible. Ce ratage concerne son opérativité et c'est en cela que Guattari remplace ce qu'il appelle le paradigme scientifique par son paradigme esthétique.

Le paradigme scientifique correspond moins aux actions et aux imaginations de la science réelle qu'à la représentation qu'on s'en fait. Il définit l'opérativité de la science comme la découverte d'une structure explicative, logée dans une éternité qui louche nécessairement du côté du passé, parce qu'elle se donne comme l'essence stable d'une réalité, se suffisant à elle-même. Le paradigme esthétique, ouvert vers l'avenir, conçoit l'explication comme une tentative aléatoire, comme une construction diagnostic. Tandis que le paradigme scientifique voudrait nous faire croire que pour comprendre nos sociétés, notre action politique, nos manières de penser, nous devrions trouver des vérités, le paradigme esthétique, qui ne nous oblige nullement à devenir artistes, à mettre des fleurs dans nos cheveux ni à jouer de la flûte pieds nus, nous engage à penser l'opérativité de nos concepts de manière prospective, aléatoire et détraquée, – pour décider si, oui ou non, ça marche.

UNIVERSITÉ PARIS-OUEST NANTERRE LA DÉFENSE
professeure
asaouvagnargues@gmail.com

BIBLIOGRAPHIE

DÉTIENNE, Marcel (1968). *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*, Jean-Pierre Vernant (éd.), Paris/La Haye, Mouton & Co et EPHE.

GUATTARI, Félix (1993). *Chaosmose*, Paris : Galilée.